

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 28 (1991)
Heft: 1023

Rubrik: L'invité de DP

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'INVITÉ DE DP **Choucroute et viande avariée**

A la séance du 10 décembre 1990, une conseillère nationale bernoise, membre de l'UDC, a demandé au Conseil fédéral des renseignements sur l'importation de la choucroute. M. Delamuraz, conseiller fédéral, lui a appris que la production intérieure avait diminué de 6,5%, les importations de 45% pour représenter le 7% de la consommation suisse. Il a conseillé à ses compatriotes d'en manger plus et s'est engagé à donner l'exemple. La réponse au moins était drôle. Reste la question, qui a coûté quelques minutes de débat, et aupa-

ravant, le temps des recherches du responsable de la choucroute dans l'administration, peut-être une consultation avec le délégué au lard et à la saucisse pour la variété garnie de l'objet en cause. Concernant ce dernier point, je puis signaler que la recette du livre des écoles neuchâtelaises me paraît un peu ascétique; que l'idée que le saucisson doive être à l'ail, soutenue par Bocuse, semble un peu fantaisiste; s'il devait y avoir controverse, je suggérerais à l'Office fédéral de la choucroute de proposer la recette de Raymond Oliver ou

celle de Madame Maigret; avec la choucroute, le commissaire boit de la bière.

La choucroute paie mieux que la TVA

La conseillère nationale aurait pu obtenir les renseignements recherchés en s'adressant à l'administration (031/61 86 12 ou 031/61 25 60 pour le commun des mortels, 031/61 47 94 pour elle qui est députée). Mais était-elle intéressée par la choucroute ou par l'effet de la choucroute sur le bulletin de vote des électeurs? Elle exerce un métier à risques et doit penser à l'échéance d'octobre 1991. Dans un journal romand, elle a réussi, avec son légume fermenté, à faire le 15% de la surface de la page fédérale (le même jour, ICHA/TVA: 1%; droit de timbre: 1,8%).

A la lecture des interpellations, questions, déclarations lors des débats d'entrée en matière et autres interventions dans les parlements, on ne peut se défendre de l'impression que nombre d'entre elles ont pour but principal de signaler que l'auteur «fait quelque chose». Il est tout-à-fait possible qu'un député étudie à fond le dossier de la TVA, pour former son opinion et voter en connaissance de cause. Cela lui prendra du temps, sera utile à la collectivité, mais personne ne le saura. S'il s'agit un peu dans la région de Bagdad, ça ne servira pas à grand-chose mais ça se saura.

Il est hélas devenu banal de constater cette dérive dans la politique-spectacle. On ne sait comment l'enrayer, parce que les protagonistes sont complices. Les médias relaient les politiciens avec gourmandise: la disparition des chats du président de la Confédération a occupé à peu près autant de place que les magouilles de certains de ses subordonnés. Il apparaît aussi que le consommateur aime. Il achète en grande quantité les journaux où la partie rédactionnelle se réduit à quelques titres et à des photos à colorier et se montre fidèle aux jeux et aux «shows» les plus débiles de la TV. Ça ne vaut pas que pour la politique. En 1981, Bertrand Poirot-Delpech disait à Bernard Pivot (avec un peu d'exagération dans ce cas): «Si

NOTE DE LECTURE Trocadéro

Je referme *Trocadéro*; qu'ai-je lu? Une espèce de récit onirique où les lieux se diversifient, où les objets apparaissent et disparaissent, où l'héroïne se comporte avec le naturel propre aux rêves. Un roman féministe (c'est l'interprétation que privilégie la postface): notre monde vu par une héroïne narratrice qui refuse «le jeu des hommes». Un roman politique sarcastique. Dans une vaste bâtisse (est-ce l'ancien palais parisien?) s'accumule toute une culture «pétrifiée»: escaliers de marbre, fenêtres en vitraux, tableaux de maîtres, vastes bibliothèques, collections d'objets divers; les médias sont omniprésents: quotidiens, prospectus, fiches de cuisine, et toutes les promesses de la société de consommation en quadrichromie; mais il y manque tout ce qui serait nécessaire pour composer un repas officiel et dresser le couvert. «D'où vient ce manque anachronique? Cette soudaine absence de matériel à user, de repas précuisinés, d'emballages non repris?» Ce n'est que dans les natures mortes accrochées aux murs que les citrons sont encore frais, les faisans ou les poissons encore comestibles. Mais *Trocadéro* est aussi un roman auto-réflexif où la fiction (une cuisinière mandatée pour préparer un repas officiel ne

dispose que de deux petits poissons déjà avariés, venus du Mexique par avion) est l'allégorie de l'écrivain et de ses problèmes aujourd'hui; comment faire quelque chose à partir de rien, dès lors que la tragédie ou le drame ne sont plus possibles dans l'époque «posthéroïque» que nous vivons?

Si le mandat de la cuisinière ouvre un suspens de plus de deux cents pages, celui-ci est totalement dédramatisé au dénouement: les notables à nourrir n'étaient que des voix transmises sur la télévision; la cuisinière peut rendre son tablier, il n'y aura pas de sanction. Les innombrables péripéties; les explorations et les découvertes de l'héroïne, ses conversations avec les sept serveurs engagés comme elle, sont autant d'amorces d'actions et de récits qui ne donnent rien. Attente dévalorisée, temps désarmé, événements improductifs et sans avenir: c'est bien à partir de rien que la romancière, à l'inverse de son héroïne cuisinière, sera parvenue à faire quelque chose: un contre-roman qui refuse aussi bien de faire jouer les ressorts de la fiction traditionnelle que de souscrire aux mythes rassurants et aux prétendues valeurs de notre société.

Jean-Luc Seylaz

Hanna Johansen: *Trocadéro*, traduction de Gilbert Musy, postface d'Elsbeth Pulver. Collection CH, éditions Zoé, Genève, 1990.

Proust était vivant de nos jours, il serait obligé, pour passer chez vous, d'attendre une émission sur l'asthme.»

Pour les intéressés, les choix ne sont pas simples. Un député est obligé de tenir compte du fait que son siège dépend de sa réélection et qu'il doit être connu des électeurs. Il sait qu'il ne le pourra que difficilement s'il s'attaque à des problèmes délicats et que, de temps en temps, il devra se mettre devant sur la photo. La dérive, c'est de ne plus faire que ça. Les médias, eux, doivent vendre. Or, ce qui est simple, totalement dépourvu d'intérêt, fait vendre. Il suffit de voir ce que réussit à gagner *Paris-Match* avec les aventures de la famille Grimaldi ou *Point-de-Vue/Image-du-monde* avec du noble à la une.

Qu'y a-t-il sous la choucroute ?

Pendant que les députés soulèvent des problèmes de choucroute, des magistrats et des fonctionnaires se livrent, discrètement, à des activités illégales (ce qui est grave) et stupides (ce qui est pire). Les parlementaires et les électeurs se concentrant sur le superficiel, les Dupont-Dupond de la police fédérale, les pépés flingueurs de la P 26, les mini-Bond de la P 27 peuvent jouer aux indiens en toute quiétude. Quelques voix se sont fait entendre entre 1970 et 1988, demandant des explications. On a traité ceux qui s'exprimaient de mythomanes, de gauchistes, même d'intellectuels. On ne leur a donné aucune réponse, on leur a menti, et bien sûr on les a fichés.

La députée dont nous parlons ici appartient à un groupe où l'on a toujours été attentif à cacher les choses importantes et à débattre de banalités. Sa question est symbolique. On traite gravement de choucroute, ce qui assure un bon retentissement médiatique et n'engage à rien. Cela permet de faire oublier que sous la choucroute, il y a la viande. Elle est avariée, mais ça ne se voit pas.

Philippe Bois

L'invité de DP s'exprime librement dans cette tribune. Philippe Bois est professeur de droit aux Universités de Neuchâtel et Genève. Les sous-titres sont de la rédaction.

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

L'orthographe des grands

Parenthèse. (Parenthèse, car Dieu sait que j'aimerais parler du livre de Jean François Sonnay, *Le Tigre en Papier*, et de celui de François Masnata, *La Politique et la Liberté...*)

Parenthèse: la réforme de l'orthographe! Ayant peu de goût pour les combats de nègres dans un tunnel, j'avais renoncé jusqu'ici à en écrire. Mais *Not kennt kein Gebot!* comme disait le regretté Bethmann-Hollweg, qui malheureusement ignorait où se trouvait la nécessité, et où la loi...

D'un côté, une «réforme» qui serait acceptable, si elle introduisait des tolérances et ne prétendait pas formuler de nouvelles règles. De l'autre, les conservateurs, attachés à l'orthographe «traditionnelle» comme des pendus à leur corde et se refusant à rien accorder.

Car enfin: parler d'orthographe traditionnelle est une plaisanterie, notre orthographe remontant dans le meilleur des cas au XIX^e siècle!

Prenez par exemple ce fameux accord du participe passé, qui m'a fait perdre un temps considérable, comme écolier, puis comme maître d'école.

«Les règles actuelle ne se sont vraiment imposées qu'au XIX^e siècle», écrit Grévisse dans son excellent *Bon Usage*.

«Observons (...) que la règle d'accord du participe passé conjugué avec avoir est artificielle. Comme le fait remarquer Brunot (...), la vraie règle eût dû être de laisser le participe invariable ou de l'accorder avec le sujet du verbe. On peut constater (...) une pente instinctive vers l'invariabilité du participe.»

Et de citer:

«Je l'ai fait, cette besogne.» (Diderot, Correspondance.)

«Ma mère m'a fait chrétienne» (Chateaubriand, *Atala*.)

«Toutes les injures que l'on s'est dit.» (Flaubert, première *Education sentimentale*.)

«Et pourtant c'était cette pensée même qu'il avait développé ce matin dans son devoir.» (Gide, *Les Faux-Monnayeurs*.)

Etc, etc.

«Il y a, selon Thérive, un "divorce secret entre la langue écrite et la langue vivante"; la "pseudo-règle grammaticale" est morte dans l'usage "et l'on surprend tous les jours" les indices de la désuétude où est réellement tombé l'accord des

participes!» Ce n'est pas tout: sans cesse, lisant nos classiques et vu la coutume que nous avons de respecter l'orthographe des auteurs jusque dans les livres à l'usage des écoles, le lecteur rencontre nombre d'anomalies:

«Aujourd'hui jour de paques fleuries il y a précisément cinquante ans de ma première connaissance avec Made de Warens» écrit Rousseau. Qui écrit ailleurs: «Mais c'est assez de réflexions pour un voyageur; il est tems de reprendre ma route. Je la fis plus agréablement que je n'aurois du m'y attendre...»

Mon pere écrit Rousseau. Fidelle — et nous écrivons *Gisèle* et *Giselle*. Plustot écrit Rousseau, qui viole une autre règle, sacro-sainte: avez-vous eu à copier cinquante fois apaiser, apercevoir, apitoyer, etc? *Appercevoir*, écrit Rousseau! Il est un autre domaine, voisin, où règne la plus grande fantaisie: celui de la traduction. Frédéric Schiller, disent volontiers nos amis Français. Mais jamais Jean-Wolfgang Goethe. Albert Dürer, mais jamais Jean Holbein. Prononçant par ailleurs (quelquefois) Bach - Bak, mais correctement Schoumann et non Schumann, ce qui serait «logique»!

Je ne demande rien que de modéré: simplement qu'on renonce autant qu'il est possible à tourmenter les écoliers au nom d'idées et de règles fausses. ■

DP Domaine Public

Rédacteur responsable: Jean-Daniel Delley (jd)

Rédacteur: Pierre Imhof (pi)

Ont également collaboré à ce numéro:

Jean-Pierre Bossy (jpb)

François Brutsch (fb)

Jeanlouis Cornuz

André Gavillet (ag)

Jacques Guyaz (jg)

Yvette Jaggi (yj)

Victor Ruffy (vr)

Jean-Luc Seylaz

Charles-F. Pochon (cfp)

L'invité de DP: Philippe Bois

Abonnement: 70 francs pour une année

Administration, rédaction: Saint-Pierre 1, case postale 2612, 1002 Lausanne

Téléphone: 021 312 69 10

Télécopie: 021 312 80 40 CCP: 10-15527-9

Composition et maquette: Françoise Gavillet, Monique Hennin, Pierre Imhof

Impression: Imprimerie des Arts et Métiers SA